

Voici ce que disent [Louis GILLE](#), [Alphonse OOMS](#) et [Paul DELANDSHEERE](#) dans ***Cinquante mois d'occupation allemande*** (Volume 3 : 1917) du

## **SAMEDI 3 FÉVRIER 1917**

- *Savez-vous que, depuis le début de la guerre, la Banque Nationale a dépensé douze cent mille francs pour les œuvres ?*

M. Lepreux me cite ce chiffre ce matin, au cours d'une conversation où nous parlons de la détresse des humbles et du bel épanouissement de la charité (**Note**) dans ses efforts pour la combattre.

- *A propos – me dit-il –, avez-vous vu notre chauffoir Public ? Nous venons de l'installer dans nos nouveaux locaux,. Je vais vous y conduire.*

Je le suis dans un dédale de couloirs éclairés par des fenêtres aux solides barreaux de fer. M. Lepreux pousse devant moi des portes interdites, m'entraîne par des voies secrètes, viole en ma faveur toutes les consignes. Je songe que des Allemands ayant fait main basse sur le contenu des coffres-forts, mon aimable guide ne risque rien à révéler ce chemin mystérieux à un profane. Il me fait descendre par un escalier tournant et m'introduit au rez-de-chaussée, dans la nouvelle salle des guichets, une salle spacieuse, longue et claire, prenant jour sur la rue Berlaimont, et où

s'opérera plus aisément, désormais, les jours d'échéance, le paiement des effets. Cette salle est remplie déjà de centaines de pauvres gens, vieillards, adultes, femmes, enfants que le froid exceptionnel, s'ajoutant à la misère, a attirés en ce lieu où ils y attendent, dans une bonne chaleur, sous la surveillance paternelle de quelques agents de police, le moment de la distribution alimentaire. Car la Banque Nationale fait plus que d'assurer aux pauvres un abri contre le froid ; elle leur fait donner en même temps un bol de bonne soupe chaude, préparée dans les cuisines de la maison.

Les portes de la salle ne cessent de s'ouvrir ; à tout instant entrent de nouveaux groupes de femmes, accompagnées de jeunes enfants, tout joyeux de goûter, après le froid terrible du dehors, l'atmosphère tiède de ce local.

- *Nous n'avons pas annoncé l'ouverture de ce chaufferie – me dit M. Lepreux –. Mais, dès le premier jour, nous avons eu 66 visiteurs. Ils se sont multipliés, comme vous pouvez vous en rendre compte. Après quatre jours, leur nombre s'est élevé à 540, et aujourd'hui nous en aurons bien huit cents. Je ne serais nullement surpris s'ils étaient quinze cents demain, bien que la ville de Bruxelles ait ouvert, elle aussi, deux chaufferies, un rue Haute et un quai du Commerce. Mais l'appoint d'un bol de soupe supplémentaire est si tentant ! ... Evidemment, nous devons nous*

*borner, car nous manquons d'approvisionnements, et il est bien difficile de s'en procurer. Nous ne pourrions dépasser le chiffre de mille rations quotidiennes. Mais le chauffer restera ouvert de 9 heures du matin à 5 heures du soir. Nous avons placé des bancs à la disposition des pauvres diables, qui pourront s'installer ici pendant la journée entière s'ils le désirent.*

A 11 heures, la soupe fait son apparition, portée dans de grandes marmites fumantes, et les indigents, par groupes de quarante, défilent devant les tables où le potage les attend. Ah ! les bonnes figures de vieilles, de mamans et d'enfants que j'ai vues là, savourant avec délices le breuvage appétissant !

La plupart des faubourgs, suivant l'exemple de la Ville, ont ouvert également des chauffers publics.

Une autre généreuse mesure est bien accueillie, non seulement par les pauvres, mais par beaucoup de familles bourgeoises ; on la doit au Comité d'alimentation (**Note** : Comité national de secours et d'alimentation) : les élèves des écoles primaires gratuites, officielles et libres, reçoivent chaque matin une « *couque* » de pain blanc, très appétissante, et dont la teneur en éléments nutritifs est portée au maximum.

Et comme, par ce temps de disette générale, ce renfort d'alimentation peut être utile aux enfants

même de familles aisées, la même distribution est assurée aux élèves de toutes les écoles payantes, non seulement primaires, mais moyennes, par conséquent aussi, des athénées et collèges ; il suffit que la direction en fasse la demande ; les élèves ici ne reçoivent pas le petit pain gratuitement ; ils le paient 5 centimes.

### Notes de Bernard GOORDEN.

Lisez « **Le vêtement – Le chauffage** » qui constitue le chapitre XVI (deuxième partie, pages 246-251) de *La Belgique et la Guerre* (volume 1 : *La vie matérielle de la Belgique durant la Guerre Mondiale* (XI-386 pages + 8 hors-texte) de Georges Rency (Bruxelles ; Henri Bertels, éditeur ; 1924 = 2<sup>ème</sup> édition).

<http://www.idesetautres.be/upload/RENCY%20VE%20TEMENTS%20CHAUFFAGE%20BELGIQUE%20ET%20GUERRE%20T1%20pp246-251.pdf>

lisez aussi « **L'élan de charité. Les comités d'entraide à l'Œuvre. Le groupement des initiatives éparses. Interpénétration des classes. Rapprochement social** » par **Georges RENCY**, qui constitue le chapitre XII de la première partie du volume 1 de **La Belgique et la Guerre (La vie matérielle de la Belgique durant la Guerre Mondiale** ; Bruxelles ; Henri Bertels, éditeur ; 1924 = 2<sup>ème</sup> édition ; pages 109-113) :

<http://www.idesetautres.be/upload/RENCY%20CHARITE%20BELGIQUE%20ET%20GUERRE%20T1%20pp109-113.pdf>

Concernant le **Comité National de Secours et d'Alimentation** (C.N.) et The (American) Commission for Relief in Belgium (C.R.B.), voir e.a. :

Roberto J. **Payró**, « *La guerra vista desde Bruselas. Diario de un testigo* (26/27) », in **La Nación** ; 12-13/04/1915 :

<http://www.idesetautres.be/upload/19141009%20PAYRO%20DIARIO%20DE%20UN%20TESTIGO%20FR.pdf>